



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

9 mars 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

9 mars 1907.

J'ai rencontré sur les rives de la Seine, vers les une heure de l'après-midi, un gourmand de ma connaissance. Aux premiers rayons de soleil, il faisait faire un petit tour de promenade à son ventre et ses joues étaient colorées comme si elles venaient de *voir* le feu. Je le complimentai de sa mine.

— Je parie que vous venez, ainsi qu'à votre ordinaire, de déjeuner avec un grand bonheur d'estomac ?

Il en convint.

— ... et surtout, ajoutai-je, que vous vous êtes bien gardé de faire abstinence ?

— Ah ! pardon ! fit-il, j'ai jeûné. Carême.

Ses yeux en même temps se baissèrent avec modestie et on eût dit qu'il les fermait exprès pour souligner la gravité de sa mortification.

— Vraiment, ne pus-je m'empêcher de lui déclarer, je ne vous savais pas aussi rigoureux catholique?

Il eut un soupir de pécheur à confesse.

— Hélas! non! Que j'en suis donc loin! Ma foi n'est qu'un petit plat tiède qui ne se peut plus réchauffer. Il faut qu'à ma honte je l'avoue: si j'observe en ces époques moroses les inflexibilités du maigre, c'est moins pour obéir aux saintes prescriptions de l'Église qu'aux réparatrices douceurs d'une hygiène bien entendue. Mon abstinence, purement volontaire, n'a point, à mon vif regret, de cause pénitentielle. Vais-je l'oser? Je dirai même... oui, je le dirai, que je jeûne... par plaisir.

Je le pressai de s'expliquer. Il ne demandait pas mieux. Un gourmand que l'on invite à parler cuisine, c'est comme un poète que l'on prie de réciter des vers. Il me prit sous le bras.

— Digérez bien mes paroles. D'où sortons-nous en ces premiers hors-d'œuvre de mars?

— Je ne sais pas, murmurai-je, timide.

— Si. Nous sortons du mois du cochon. (Voyant un point de craintive interrogation dans mon œil, il précisa.) C'est février que je nomme. Ce mois appartient, en effet, au cochon, lequel, ainsi que tous les tyrans, ne manque pas d'y abuser de son pouvoir. Or, nous nous évadons à peine des ripailles du carnaval et des jours gras, excédés de boudins et d'andouillettes, que nous tombons, par une grâce providentielle, dans

l'onctueuse paix du carême. Le maigre rafraîchissant se présente à nous. Je prétends qu'il faut le recevoir en ami et lui ouvrir la bouche toute grande. Car, observez bien que, quand je prononce le mot horrible d'abstinence, il n'entre pas le moins du monde dans mon intellect que je me prive de manger, comme les serpents à qui parfois prend la bizarre fantaisie de jeûner six mois de suite? Non. Je mange avec lumière, délicatesse et discernement. Mais je mange. C'est surtout en carême que je puis même certifier que chacun de mes repas solitaires est à lui seul une petite composition. Je me recommande d'ailleurs, en suivant ce précieux régime, de très illustres précédents. Sans vous les citer tous, il me suffira de vous rappeler — ce que certainement vous n'ignorez pas si vous avez appris les faits saillants de notre histoire — que le connétable de Montmorency jeûnait presque tous les jours et que Charles-Quint, traversant la France et l'allant voir, le surprit à une table si magnifiquement chargée qu'il s'en étonna au point de s'écrier qu'il n'y avait telle grandeur au monde!

— J'ai compris. Vous jeûnez... à la connétable?

— Je m'y efforce, fit-il. Et n'allez point croire que ce soit une entreprise petite que de combiner un bon repas maigre, alors que l'on se voit privé du secours des jus, de la ressource des coulis et des glaces! Il y faut de la méditation, une profonde connaissance de soi-même et le

génie de l'à-propos. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Lavarenne ?

— ???

— Lavarenne? Voyons? le grand Lavarenne? l'écuyer de cuisine du marquis d'Uxelles en 1650?

— Ah! oui... parfaitement! Comment donc? Lav...

(Je mentais car c'était bien la première fois que le nom de ce gentilhomme de broche frappait mes oreilles.)

— ... Eh bien, Lavarenne, poursuivit-il, a publié un volume, plein de suc, le *Cuisinier français*, qui est une mine. C'est là que l'on peut puiser. Il se montre, dans le maigre, d'une fertilité qui passe la raison. Par la richesse et la variété de ses potages, l'ingénieuse abondance de ses recettes, par ses innombrables manières d'exploiter à l'infini et de présenter sous mille formes plus ravissantes les unes que les autres l'œuf campagnard et le poisson benêt, il égale les plus fameux.

— Par exemple, lui demandai-je, dites-moi votre menu de ce soir? Je me rendrai mieux compte.

— Ah! ah! Vous voulez tout savoir? fit-il en s'arrêtant avec un visage diplomatique et des regards pétillants de secrets. Eh bien, le voici (sa voix devint douce, basse et amoureuse comme celle d'une sultane): les huîtres en beignets; le potage de soles désossées, les œufs de pluviers au miroir de crème; les petits pâtés de mous-

serons roussis, la crème aux framboises ; les massepins à la frangipane. C'est bien, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mal. Moi, ce sera beaucoup plus succinct, et pourtant je pécherai, car je ferai gras, quoique sans joie.

— Dites toujours.

— La soupe aux carottes (il détourna la tête), une côtelette avec de la purée de lentilles (il mit la main sur son visage), et des pruneaux.

— Oh ! que voilà donc du terre à terre et de pauvres lieux communs ! gémit-il. Laissez pour ce soir ces misères, mon ami, et venez en face de moi. Ah ! nous causerons très peu, je vous en préviens, car j'ai pour habitude, à table, de ne penser qu'à ce que je fais, pour le faire comme il faut. Si j'ai la bouche absorbée par les morceaux, à quoi bon des paroles ? Non. Quand c'est à de l'esturgeon que j'en ai, je songe : « Voilà, ma foi, un esturgeon bien beau ! Il a été proprement pêché... Le beurre était fin ; il a fondu et cuit son temps. Allons ! L'esturgeon est vraiment un manger royal... » Et patati... ainsi de suite, je badine et rêve selon mon humeur, le cours des plats. Alors, c'est convenu ? Vous m'assistez ?

— Hélas ! trois fois hélas ! lui déclarai-je... Impossible... Je dîne chez ma mère. Et même sans cela... je craindrais d'être entraîné chez vous par la gourmandise et de me trop charger. Pardonnez-moi donc !

Il entr'ouvrit des lèvres tristes.

— Je respecte la pensée filiale qui vous dicte ce refus... aussi n'insisterai-je pas. Mais, pour le reste, permettez-moi de vous affirmer que vous vous alarmez à tort. Jamais on ne mange trop. Il y a d'ailleurs un infailible moyen de s'en assurer, qui me fut communiqué dès mon jeune âge par mon grand-père maternel, lequel était lui-même un gastronome angélique.

— Peut-on savoir ?

— Oui. Le voici, tel que me l'enseigna l'avisé vieillard : « Dès que tu te sens le moindre trouble au milieu d'un repas, mon cher enfant, discrètement, et sans te faire remarquer, tu passes sous ta serviette ta main dans la ceinture de ton pantalon, entre ta chemise et ton ventre, à même la peau. Si celle-ci, que tu presses ainsi qu'un fruit, demeure élastique et n'est pas encore dure comme ton front... respire à l'aise, c'est que tu peux continuer. »

Et là-dessus, me quittant comme un homme talonné par la faim :

— Au revoir, car je vais à une exposition d'art.

— Au Petit Palais, sans doute, que vient de réorganiser si merveilleusement M. Lapauze ?

— Non. Au dixième Salon culinaire.

*
* *

Voici le temps des petits Salons de peinture. Ils sont de plus en plus nombreux et certains

esprits chagrins s'en plaignent. Moi pas. J'ai toujours plaisir à m'y rendre. Le tour en est vite fait sans fatigue. C'est une manière d'entraînement, un utile exercice préparatoire aux grandes manœuvres parfois déprimantes qui nous attendent sur les vastes pistes des Salons de mai.

Le triomphateur du Volney est, sans conteste, M. Marcel Baschet, avec ses pastels d'un art si direct et si franc. Le charme vif et sain que dégage tout ce qui sort des mains et de la pensée de ce jeune maître est fait à la fois de spontanéité et de réflexion. C'est de la peinture d'honnête homme. S'il s'agit d'un portrait, on sent que le modèle a été pensé, approfondi, dessiné, peint par avance, alors que la toile était encore blanche et nue. M. Marcel Baschet a conquis aisément, sans vaine réclame et rien qu'à la force d'un talent chaque jour ennobli, l'autorité d'un de nos portraitistes les plus éminents. Le temps, au lieu *d'ôter* à ses œuvres, y *ajoute*. Elles grandissent et s'accroissent avec les années. Rappelez-vous le portrait pieux et magnifique de sa grand'mère, et la puissante toile où il nous représenta Sarcey au repos au milieu de sa famille ? Ce sont aujourd'hui des chefs-d'œuvre qui sentent et embaument le musée, et dignes d'être un jour au Louvre où leur place est retenue. Les quatre pastels qu'il nous montre au Volney sont parmi les meilleurs d'une série qu'il a discrètement entreprise et dont l'ensemble sera une

étonnante galerie contemporaine le jour où il se décidera à l'exposer. Le portrait de Mlle A.-M. B. paraîtra un enchantement. Il équivaut à son modèle. On ne saurait rendre la jeunesse et la grâce aimable d'une enfant délicieuse avec plus de pudique et printanière allégresse. Les études de têtes blondes, réunies à côté dans le même cadre, sont, à la lettre, des amours de la plus réelle et adorable séduction. Et quant au pastel d'homme qui porte le numéro onze, qu'en dire, sinon qu'au jugement de ceux qui le connaissent mieux que moi, bien qu'il ne soit pas tout à fait à mon égard un étranger, c'est la vie et la vérité elles-mêmes obtenues d'après un visage très ordinaire et désolé de n'avoir pu offrir à son interpréteur plus de pittoresque et de beauté?

Je ne veux point quitter le Volney sans mentionner *le Parterre d'eau de Versailles*, de M. Iwill, et les spirituelles et émouvantes compositions de M. Guillonet pour la nouvelle d'Alphonse Daudet, *la Mort du petit Dauphin*.

*
* *

Au vernissage de l'Epatant, il y avait foule dimanche dernier, et quantité de jolies femmes pour donner aux amateurs les distractions nécessaires. On y remarqua beaucoup de portraits, et la qualité, cette fois, ne fait point déplorer la quantité. Ensemble excellent. C'est M. Blanche, avec l'originale et intéressante image de miss

Duby Lindsay ; M. Bonnat, dont le Paderewski, ramassé dans son énergie, au front volontaire et miroitant comme un clavier, à l'œil dur et presque mauvais, à la chevelure en arpège, nous fait vraiment regretter de ne pas voir ses mains. Un pianiste est impardonnable d'oublier que ses mains sont la caractéristique de sa personne. Son visage doit être écrit sur elles. C'est comme un orateur qui cacherait sa bouche ou un cavalier ses jambes. Le portrait de Mme la comtesse V., par Carolus-Duran, a toute l'ampleur d'une œuvre magnifique et serait irréprochable s'il n'y avait, par grand malheur, une main droite d'aspect fâcheux et comme mutilée. La jeune fille de M. Paul Chabas, penchée vers nous, brune, la lèvre d'un humide incarnat et le sourcil levé, est une toile de vivacité piquante et lumineuse, et l'éclat de la verte pierre qui luit à son doigt nous fait mieux nous souvenir des rouges clairs, si heureusement allumés. Une rose au corsage, les bras nus et mi-drapée dans une mante de velours noir, Mme E. C. fournit libéralement à M. Chartran l'éclatante et juvénile occasion d'exécuter un de ces brillants portraits de femmes avec la virtuosité de fraîcheur et d'élégance qui sont sa manière.

La place m'est mesurée. Je ne puis, à mon grand ennui, que citer rapidement MM. Dagnan-Bouveret, pour sa belle effigie de Mme de Y. ; M. Flameng, dont l'exquise jeune fille, muse lunaire d'une pâle nuit d'été, dégage tout le

charme d'un poème de Musset ; la ravissante *Tendresse maternelle*, de Friant ; les portraits de MM. Ferrier, Guirand de Scevola, Mercié, Morot, ce dernier, avec un *Henri Pereire* étonnant de vérité calme et douce, et deux bien jolies fillettes.

Dans le genre, *le Petit Goûter*, de Paul Thomas, est un morceau tout à fait charmant, ensoleillé, de l'intimité la plus délicate et la plus vécue, et j'avais déjà, au Volney, noté, avec un infini plaisir, du même artiste, un portrait d'enfant au pastel d'une très spirituelle justesse.

Dans le paysage, M. Gill nous a enchantés avec deux toiles, une surtout, *Rindabella*, d'une bien brûlante puissance de coloris. C'est de premier ordre. Et *la Pergola*, de Dubufe, donne chaud rien qu'à la regarder et fait songer à l'azur de Capri, tandis que *la Seine aux Andelys* de M. Billette offre la fine et captivante tristesse que ce peintre met dans ses ciels. Enfin, voici M. Walter Gay, pour l'art merveilleux, sûr, et si modestement somptueux duquel j'ai une admiration sans bornes. Il est véritablement impossible d'avoir plus de goût, de mesure, de distinction sobre et étouffée. Il est le poète attendri des vieux meubles aux formes harmonieuses et pures, des boiseries craquelées, des pastels ternis par le temps. Son envoi intitulé : *Aux Arts décoratifs*, continue la série incroyable et délicieuse des évocations spéciales qu'il a entreprises : celle des demeures du passé. Et

M. Zacharie Zakarian suscite en nous des émotions pareilles, des nostalgies d'une aussi mélancolique séduction quand, avec son imperturbable et méritoire sécurité, il dispose, pour la fine méditation de nos yeux, sur la table de marbre, le livre de veau truité aux tranches rouges, le violon muet couleur de châtaigne ou la tranche de melon d'Espagne vert d'émeraude contre la timbale d'argent. M. Zakarian est un prodigieux magicien de la nature morte d'autrefois.

A la sculpture, les femmes faisaient cercle autour d'une exquise tête d'enfant en terre cuite, de Denys Puech, cependant que les hommes souriaient, amusés, au petit bronze (signé d'Epinay) du Vert Galant, très avantageux dans sa fraise et la jambe un peu molle : « Il sort de chez Gabrielle, » disait-on.